

n'est pas forte lorsque la prairie est arrivée à cette époque de sa formation. Ce qu'il faut alors au cultivateur c'est surtout de la prudence.

D'abord, il n'est pas bon de faire raser l'herbe par les animaux ou par la faux l'année qu'on l'a semée, quand bien même la prairie serait très-belle; car la suppression des feuilles nuit beaucoup à la croissance des racines et ces dernières sont exposées à être arrachées par le bétail qui y pâture. Mais l'année suivante ces inconvénients ne sont plus à craindre, l'herbe et ses racines ont assez de force pour résister au fauchage et au pâturage.

On pourrait donc à la rigueur, dès cette première année, faucher la prairie; cependant nous devons faire connaître un fait constaté de tout temps par les bonnes pratiques: les animaux en rasant l'herbe incessamment arrêtent sa croissance verticale; mais ce qu'elle perd sous le rapport de la longueur, elle le reprend latéralement et pousse en touffes très-larges; alors on comprend facilement que les années suivantes le fourrage croîtra très serré et donnera un rendement très-élevé, avantage que ne donne pas le fauchage de l'herbe trop jeune. Par conséquent, quoique le cultivateur voie encore reculer d'une année l'instant où sa prairie lui rapportera un profit en rapport avec ses déboursés, il sera plus avantageux pour lui de substituer le pâturage au fauchage.

Les moutons seront, dans ce cas, les animaux que l'on choisira de préférence; parce que sur tous les autres animaux de la ferme ils ont l'avantage de brouter l'herbe de très-près, ce qui favorise considérablement la croissance d'un grand nombre de pousses latérales qui engazonnent parfaitement la prairie. A défaut de moutons, on peut, avec moins d'avantage il est vrai, livrer la prairie nouvelle au pâturage des vaches, pourvu que le sol ne soit pas humide au point que les animaux s'y enfoncent. Mais dans tous les cas, les moutons sont préférables.

Si l'on adopte cette sage manière de traiter une jeune prairie, on aura dès la troisième année un rendement très-élevé en foin, sans compter que l'on pourra y nourrir, depuis le fauchage jusqu'à l'automne, un bon nombre d'animaux en pâturage. Seulement, on aura le soin de laisser repousser un peu l'herbe avant d'y introduire le bétail et de l'en ôter avant que les pluies nient détrempé le sol.

On aura donc beaucoup plus d'avantages à attendre l'engazonnement complet de la prairie que de trop se précipiter. Mais c'est malheureusement cette attente qui est le plus grand obstacle à la formation de nouvelles prairies, et qui fait que le cultivateur se décide difficilement à entreprendre la besogne.

L'avenir agricole du pays dépend en très-forte partie de la production fourragère en général; or, si nous pouvons juger les choses d'après nos idées actuelles, qui dit production fourragère, dit formation des prairies naturelles; parce que notre culture telle qu'elle est constituée maintenant tire ses fourrages presque exclusivement des prairies naturelles. Donc, on ne peut en couvrir une trop grande étendue de terrain et on ne peut apporter trop de soins dans leur formation.

Nous verrons dans une de nos prochaines causeries les soins nécessaires à l'entretien des prairies, de manière à en obtenir le plus haut produit possible.

DES ENGRAIS PROPRES AUX PRAIRIES NATURELLES

Sous ce titre nous verrons les engrais proprement dits et les amendements ou engrais minéraux.

La Gazette des Campagnes a déjà fait connaître le sens de ces expressions, de sorte que nous n'aurons pas besoin d'y revenir.

Les prairies admettent tous les genres de fertilité. Riches, elles donnent un rendement très-élevé; pauvres, leur produit est faible; mais quelque soit la fertilité de la terre, elle laisse

toujours un bénéfice net proportionnel à la valeur des propriétés.

Dans l'amélioration des prairies par les engrais et les amendements, on n'a qu'une seule chose à examiner; savoir: si le produit, non pas le plus considérable, mais le produit en sus de la production ordinaire de la terre laissée à elle-même, est supérieur à la dépense faite pour l'achat des matières nécessaires, le charroyage et leur distribution sur le sol.

Si au moyen des résultats que lui donneront les expériences entreprises dans ce but, le cultivateur se décide à enrichir et améliorer ses prairies, il lui faudra, avant de se lancer dans cette voie, s'assurer si sa position lui permet de se procurer l'espèce et la quantité de matières nécessaires, et s'il peut en faire la dépense.

En supposant que l'exploitant se détermine pour l'affirmative, nous n'avons plus qu'à lui montrer quelles sont les substances les plus convenables, suivant la constitution du sol et son degré d'humidité.

REVUE DE LA SEMAINE

On ne parle plus guère des féniens que pour dire que, par-ci, par-là, on en voit un ou deux le long des frontières. Toute apparence d'invasion a disparu, paraît-il; on affirme même que depuis deux ans les féniens ne se sont pas rassemblés sur les frontières. Les bruits, qui ont couru sur leur compte dans les mois de mai et de juin derniers, étaient dénués de fondement, ajoutez-ou encore, et inventés pour faire du capital. Cela peut être vrai; mais, à notre avis, il y a dans toutes ces histoires de féniens quelque chose d'un peu singulier; elles donnent toujours dans les extrêmes. Il n'y a pas de doute que les féniens eux-mêmes contribuent pour une large part à répandre tantôt certains bruits, tantôt certains autres qui les contredisent en tout ou en partie; c'est là une des ruses ordinaires des affiliés à toute société secrète. Si les féniens aimaient aussi sincèrement l'Irlande qu'ils se plaisent à le proclamer, ils changeraient de tactique et d'allure. Ils vivraient d'abord dans une parfaite soumission aux lois divines et ecclésiastiques, puis ils feraient monter chaque jour l'encens de leurs prières vers le ciel pour obtenir de Dieu qu'il change le cœur de l'Angleterre et qu'il la convertisse. Ces prières là, quand elles sont bien faites et qu'elles partent de cœurs purs, sont toujours entendues de Celui qui ne donne de bénédictions qu'à ceux qui prient. Les prières du monde chrétien, et celles de Pie IX en particulier, ont infiniment plus fait pour le maintien du pouvoir temporel à Rome, en dépit des efforts de tant et de si puissants ennemis, et feront infiniment plus pour le triomphe prochain de l'Eglise, que toutes les habiletés des diplomates, des politiques et des hommes de guerre qui ne consultent que la sagesse humaine. C'est là une vérité qu'il ne faudrait pas perdre de vue et que, de plus, les hommes devraient mettre en pratique. Ils se consumeront toujours en vains efforts, s'ils veulent jeter les fondements d'un édifice et que le Seigneur ne travaille pas pour eux; la cité sur laquelle Dieu n'étend pas sa protection est mal gardée.

Le quatrième et dernier détachement des zouaves pontificaux canadiens est parti vendredi dernier pour New-York, d'où il fera route pour Rome. Des quarante-six braves et généreux jeunes gens qui composent ce détachement, dix-huit sont du diocèse de Montréal; douze, de celui des Trois-Rivières; cinq, de celui de St.-Hyacinthe; quatre, de celui de Rimouski; un, d'Ottawa; et six, de l'Archidiocèse de Québec. M. Arthur Pennée, qui, il n'y a que quelques mois encore, étudiait à l'Ecole d'agriculture de Ste. Anne, fait partie